

Personner. Ou l'histoire du simple..

En ces lieux familiers, aux morts desséchés, notre flamme candide est offerte, l'éclat de nos rires, le sel de nos larmes, la tendresse qui fait s'étrangler la voix.

A celles et ceux qui n'apparaissent qu'en rêves à demi, mais qui sont là et bien là, trop beaux pour endormir la douleur de l'aimable jardin.

Souvenirs enfuis : d'incomparables mémoires les ramènent pratiquement parmi nous, comme s'il fallait en subir l'actualité à nouveau.

Ainsi les clôtures prennent feu. Font entendre remonter des voix abîmées que certaines fatigues croyaient éteintes à tout jamais. Folles herbes ! Marcheurs puissants !

Les modernes veulent savoir qui a parlé, là, et de quelle nationalité il fut. Ci-gît ton cadavre. Quelques fleurs, un immeuble.

Nous rejoindre alors dans la nuit favorable aux rencontres. Dans l'irréparable cassure. Qu'importe si la veille nous abuse.

Tout ce qui parle est fait de chair mortelle.

A partir de la fin, dans ce qui naît corps s'écrivant. Dans ce qui souffle un pressentiment.

Venant de loin. Allons enfants.

Non pas chant de ce qui sera demain mais un chuchotement, l'indicible d'un horizon discret, un climat, l'affirmation d'un matin.

Mouvements doux. Ici, mouvements secrets.

En passer par les mots pour se taire. En un mutisme inhumain. Ouvroir de forces étrangères, de celles qui ouvrent à la venue, à la durée qui déchire et qui fait recommencements.

Parler, mais privés de paroles, parchemins. Dans un langage qui fait défaut : ce qui nous a parlé, nous parlera toujours, comme ne cesse de s'étendre l'accord qui s'éteint. Le vestige d'un naufrage.

Les morts ont toujours fini de mourir, nous n'en finissons pas de naître avant cela. Depuis les mégères de la mer intraitable, l'initial, comme ce qui projette un dire non à l'abjection. N'être sans survie, en fait.

Questions, paroles, silences, astre glorieux et cris d'oiseaux, chants échappant à la nécessité infernale du langage, liesse des créatures du ciel. Musiques où se soutiennent les silences de ce qui s'entend encore, ou va s'étendre dans ce qui ne s'entend pas.

Etreintes silencieuses, et mémoires sans sauvegarde.

La disparition de ce qui jamais ne s'exténue.

Quelque chose dure, comme un rêve illusoire. Rêve de chêne, rêves de pierres. Là même où la fête n'est plus qu'un divertissement Un timbre vibre là, tel un

orage dont on ne sait s'il se rapproche ou s'il s'en va. Et : s'il frappera ou non la bêtise avec précision.

Etre et n'être plus sont pareilles malédiction. Grâce sans raison des empreintes que nulle police ne reconnaît.

Traces non de ce qui a eu lieu, mais de ce qui ne s'est jamais passé, de ce qui ne passe pas.

De ce qui s'obstine dans la délicatesse ou la brutalité.

Recherche d'un passer perdu, d'une perte en chemin. D'une éternité passagère qui s'oublierait, dans le brouillard de nos consciences. Un temps pulse tout à coup, nous met en présence de multiples présents, de qualités qui ne coïncident plus.

Chance cruelle de ce qui se dérobe à tout service. Durées vitales de ce qui se soustrait à la métrique.

Locaux, les passeurs se feront organes en réponse, échos d'un langage qui dépasse infiniment.

Ecriture de la Terre sans auteurs ni origine. Descartes en reste étonné. Bouche béante des sans sujet, des silences qui parlent sans causer. Et ces lucioles qui n'expriment ni ne dissimulent rien, mais indiquent de l'injustifié, De l'injustifiable, peut-être.

Nous échouons sur un rivage où nous étions attendu plus tard, après anéantissement.
De la prévoyance ? Mais ce n'est pas nous qui avançons, ce qui nous excède. Ce qui nous enlève à nous-
mêmes, ignorants. Mille-et-une voix rauques.

Les liens qui n'existent pas, les fils qu'on ne peut lier et par qui tout se lie d'ailleurs. Dans une sorte d'immersion, ce
qui fera lieu.

Disposition d'esprits aux travers nous, par laquelle nous nous trouvons engagés, à même de trouver notre mode
original.

En une phrase, aux déplus infinis : ritualiser notre séparation.